

Grands Dossiers N° 41 - déc 2015 - jan-fév 2016

De la formation au projet de vie

Comment s'orienter dans l'existence ?

Francis Danvers

Le choix d'un métier fut longtemps inscrit dans un destin social fixé d'avance. Aujourd'hui, il s'apparente plutôt à une quête permanente d'un avenir toujours incertain et reconstruit. D'où la nécessité de repenser les conditions de l'orientation.

C'est le propre de l'homme d'anticiper et se projeter mentalement dans le futur pour essayer de concevoir son avenir. Mais cet invariant anthropologique a pris des formes et des significations très différentes au cours de l'histoire et des types de société qui se sont succédé : des sociétés traditionnelles aux sociétés modernes, puis à nos sociétés « hypermodernes ». Et les pratiques de conseil en orientation en ont été profondément affectées.

Destin social et arts divinatoires

Dans les sociétés dites traditionnelles, la vie d'un enfant semble inscrite dans une destinée fixée dès la naissance. Le fils de paysan cultivera la terre. Le fils d'artisan reprendra l'atelier familial. Dans les familles aristocratiques, l'aîné hérite du rang, des biens et des charges paternelles, le cadet entrera dans les ordres ou dans les armes. Les petites filles deviendront de sages épouses... Chacun est assigné à résidence sociale.

Dans ce monde disparu, le respect de la tradition est une valeur centrale. On valorise le passé, on célèbre les ancêtres, on respecte les symboles parce qu'ils véhiculent et perpétuent l'expérience humaine d'innombrables générations. Pour s'orienter dans la vie, les anciens représentent des exemples à imiter. L'individu n'est pas un sujet, maître de son destin. À la question « comment élever un enfant ? », la réponse est inscrite dans un destin tracé d'avance : « *Deviens ce que tu es.* »

Pourtant, tout n'était pas toujours aussi figé. Les sociétés traditionnelles étaient aussi soumises à l'incertitude et il fallait faire des choix de vie : à qui marier cette fille ? Où placer ce garçon ? Des pratiques de conseil sur l'art de mener sa vie existaient déjà. Mais elles étaient largement confiées à des chamans, oracles et devins (dont les avis avaient toutefois plus valeur de conseil que de norme impérative.)

L'oracle renvoie à l'idée de destin (*fatum*). Mais il ne faut pas forcément voir là une fuite dans l'irrationnel et l'abandon à une sorte de fatalité. La divination est aussi un moyen de dompter le hasard et d'affronter le doute, voire d'ouvrir la voie à une réflexion philosophique sur ses choix de vie. Face à l'inquiétude et l'incertitude, les sociétés modernes n'ont pas complètement renoncé à l'usage des pratiques divinatoires. L'astrologie contemporaine prétend offrir une connaissance de soi et fournir les clés du succès et de la réussite individuelle dans les différents domaines de l'existence (amour, argent, bien-être, etc.). Et les livrets de bord et autres guides pratiques (oracles, tarot...) sur l'art de s'orienter

dans la vie alimentent toujours un commerce florissant.

Les sociétés traditionnelles, ancrées dans la tradition, ont commencé leur déclin en Europe à partir du 17^e siècle. De nouveaux modes de vie et de pensée se sont imposés. Peu à peu, l'individu s'est émancipé de la gangue des traditions, des communautés, des lois qui encadrait son existence. Ce mouvement d'individualisation a été largement étudié par les philosophes et les sociologues. Cette émancipation sur le plan juridique, social, philosophique s'accompagne de l'émergence du moi personnel et intérieur, comme l'explique Charles Taylor (1).

L'ascension des libertés individuelles

Sur le plan social et juridique, « *tous les hommes naissent libres et égaux en droit* », annonce la Déclaration des droits de l'homme. Cette ascension des libertés individuelles laisse donc à chacun le droit formel de mener sa vie comme il l'entend. Répondant ainsi au programme des Lumières, le philosophe Emmanuel Kant donne une formulation philosophique de ce principe sur le plan de la pensée : « *Que signifie s'orienter dans la pensée ?* », publie-t-il en 1786 (2). L'idée d'orientation est, de ce point de vue, révolutionnaire : une véritable « *révolution copernicienne* », selon Jean Guichard (3).

Mais l'émancipation individuelle sera contemporaine de l'industrialisation qui impose aussi de trouver sa place dans une société où la division du travail crée aussi ses contraintes.

Émile Durkheim, fondateur de la « science de l'éducation » et père de la sociologie française, avait perçu le rôle fondamental de la division sociale du travail. L'école socialise les élèves et leur donne une culture commune, mais elle les divise aussi, procédant à la répartition inégalitaire. La division du travail n'est pas seulement technique mais elle est aussi un fait social. Elle comporte une composante sociale et culturelle (hiérarchisation des activités), une composante sexuelle (division sexuée du travail). Le sociologue Everett Hughes, en 1950, mentionne l'existence d'une « *division morale* » du travail : « *Qui fait le "sale boulot" (4) ?* » Autrement dit, qui occupe les activités peu ou pas prestigieuses ?

Les débuts de l'orientation scolaire et professionnelle sont contemporains de l'enseignement obligatoire et de l'organisation scientifique du travail. Nous sommes au seuil du 20^e siècle. À l'école, les premiers tests d'intelligence ont été créés par Alfred Binet en 1905 pour répondre à un besoin spécifique : sélectionner les élèves qui ne pouvaient pas suivre le cursus de l'enseignement général. À peu près au même moment, l'organisation scientifique du travail (OST), promue par Frederick W. Taylor, vise à rendre le travail plus efficace en le décomposant en tâches simples, et suppose une répartition des activités en fonction des capacités de chacun selon le principe : « *The right man in the right place.* »

Vers une société fondée sur les talents de chacun

L'usage de la psychométrie (tests d'intelligence et d'aptitude) et le nouveau concept de travail industriel allaient donc inspirer une vision de l'orientation qui a prévalu durant une grande partie du 20^e siècle. L'orientation consiste à mesurer les aptitudes de chacun afin de l'affecter rationnellement en fonction des métiers disponibles.

Henri Piéron, fondateur de l'Institut national de l'orientation professionnelle (Inop) en 1928, digne héritier d'A. Binet, défendait l'idée que chacun peut exceller dans un domaine particulier et qu'il revient

au conseiller d'orientation professionnelle de déterminer ce domaine par l'analyse scientifique des aptitudes de chacun. Son contradicteur, le sociologue Pierre Naville, rétorqua en 1945 que c'est le marché du travail qui commande en dernière instance le placement des individus et leur impose sa loi (5).

Avec l'essor des tests psychotechniques et psychométriques, dans la première moitié du 20^e siècle, les aptitudes, et leur mesure, sont censées fournir les bases d'une société fondée sur les talents de chacun. À partir des années 1960, avec les critiques du concept de « don » et d'« aptitudes », ainsi que de l'illusion méritocratique, une nouvelle conception de l'orientation va apparaître.

Depuis les années 1970, certains sociologues ont diagnostiqué l'entrée de nos sociétés dans un nouvel âge : un type de société qualifié par les uns de « postmoderne », par d'autres de « seconde modernité », voire « d'hypermodernité ». L'horizon temporel de la postmodernité serait marqué par la fin des « grands récits », selon la formule de Jean-François Lyotard, la difficulté à se projeter dans l'avenir et la préférence pour le présent. La difficulté à concevoir l'avenir à l'échelle collective trouve son pendant à l'échelle individuelle. L'absence de projets collectifs a son pendant individuel : la difficulté à formuler des projets personnels, comme l'explique Jean-Pierre Boutinet (6). Ce que certains nomment « une crise du sens ».

Les sociologues de la seconde modernité ont mis, quant à eux, l'accent sur une autre caractéristique de notre époque : la montée des incertitudes.

La montée des incertitudes

Dans *La Société du risque* (1986), le sociologue allemand Ulrich Beck diagnostiquait l'entrée de nos sociétés dans une « seconde modernité » marquée par les risques industriels et économiques. Mais, plus globalement, les vies individuelles sont désormais soumises à une incertitude plus grande du fait de la fragilisation des liens sociaux. Dans la société industrielle, le contrat de travail et la famille étaient deux cadres de socialisation stables et rigides au sein desquels les individus construisaient et inscrivaient leurs trajectoires personnelles. Or, aujourd'hui, la vie familiale est soumise à une plus grande incertitude et peut connaître plusieurs phases de décomposition/recomposition. Il en va de même pour le travail. La carrière unique n'est plus un horizon pour les gens entrant sur le marché du travail. De 1995 à 2009, Robert Castel a publié un ensemble de contributions sur l'« insécurité sociale », c'est-à-dire la montée des incertitudes portant sur le travail, les protections et le statut de l'individu. Les mutations du travail, les menaces de la désaffiliation, la reconfiguration des rapports de classe, l'effritement de la propriété sociale sont des facteurs de désorientation pour les individus les plus fragiles (précarité) et la cohésion sociale dans son ensemble (risque d'exclusion).

La seconde modernité a engendré un nouveau rapport entre l'individu et son futur : l'avenir n'est plus vécu comme une trajectoire ascensionnelle, mais un chemin plus chaotique avec des expérimentations, des entrées et sorties, des bifurcations, des reconversions possibles. L'individu contemporain doit apprendre à gérer l'imprévisibilité dans sa vie personnelle et professionnelle, à s'orienter dans l'existence entre le risque et l'incertitude.

Sur le plan de la psychologie individuelle, le principe d'incertitude a des résonances contradictoires. L'incertitude est d'abord source d'inquiétude, de peur ou d'anxiété. Pour un salarié, c'est risquer de perdre son emploi, de se retrouver à la rue (la grande angoisse des Français). Mais elle signifie aussi

que l'horizon est plus ouvert, qu'il existe des possibilités de seconde chance, de refaire sa vie, de rebrasser les cartes, de disposer d'une marge de liberté pour reconstruire son existence. Elle signifie enfin que les conduites de chacun sont moins enfermées dans des moules sociaux. D'où l'importance de la réflexivité : la nécessité de s'interroger sans cesse sur ses choix et de définir des stratégies de changement.

Des parcours d'obstacles à répétition

Les conséquences sont majeures sur la façon d'envisager l'orientation scolaire et professionnelle. Tout d'abord, comme il devient très difficile de forger un projet d'avenir stable dans un environnement qui ne l'est pas, il faut envisager la possibilité d'une orientation permanente qui prenne le pas sur une orientation initiale (vue comme une sorte de tremplin). Cela rend nécessaire la nécessité de « se former tout au long de sa vie ».

L'orientation dans un monde incertain a conduit à la mise en place de toute une panoplie de dispositifs de formation, d'orientation, d'aide à l'insertion. Une multitude de dispositifs de reconversion, réinsertion, mobilité, « flexisécurité », etc., ont vu le jour, destinés à assurer des passerelles et transitions : formation continue, stages, aides au retour à l'emploi, diplômes qualifiants (VAE). À cela s'ajoute enfin la multiplication des organismes et professionnels chargés de faire des bilans de compétence, de produire du conseil, du soutien ou du *coaching*.

Sur le plan théorique aussi, l'orientation a changé de visage. Elle n'est plus conçue comme un diagnostic, fondé sur des tests et aboutissant à une proposition. L'orientation se fonde désormais sur l'aide à la formulation de projets tenant compte des motivations plus que des aptitudes. À partir des années 1980, l'orientation a été conçue en terme de « projet » et d'« éducation des choix ». Depuis peu, une nouvelle perspective se révèle : l'orientation s'inscrit dans un projet de vie plus global, le « *life designing* ». Globalement, s'orienter, ce n'est plus choisir une formation ou un métier, c'est s'orienter dans la vie.

Au sens large du terme, la vie est une épreuve faite de passages, transitions, ruptures biographiques, rebonds, reconversions ou bifurcations. Dans toute société, l'individu est confronté à un nombre très important d'épreuves. Mais dans les sociétés contemporaines, elles font partie de la perception ordinaire qu'ont les individus de leur propre vie. L'école, le travail sont vécus par nos contemporains comme des parcours d'orientation, c'est-à-dire des parcours d'obstacles à répétition.

Que veux-tu faire plus tard ?

C'est la question piège. Posée à un lycéen en classe terminale, elle suscite souvent une réponse sous forme de grand vide existentiel : « *Je n'en sais rien...* »

À 18 ans, le bac en poche, Marie est dans le flou total : toutes les options que lui propose le conseiller d'orientation lui paraissent déprimantes. « *J'avais besoin de changer d'air, d'avoir une autre expérience que l'école...* » Elle n'a pas envie, non plus, de faire supporter à ses parents les frais d'une vie d'étudiante qui, elle le sait très bien, risque de ne pas aboutir.

Elle part donc pour un an en Écosse, où elle devient femme de chambre, ce qui a au moins l'avantage de perfectionner son anglais. Rentrée en France, c'est la déprime. « *Que vais-je faire de ma vie ?* » Sans enthousiasme, elle entame à la fac des études de langue et civilisations (« *cela me permettait de ne pas faire de choix !* »), obtient son deug, tout en faisant des « petits boulots » (barmaid, hôtesse d'accueil...). C'est dans cette période un peu morne qu'elle décide, ayant toujours eu un goût pour le dessin, de suivre des cours du soir d'arts appliqués. « *À 24-25 ans cependant, tous mes amis terminaient leurs études, avaient une profession, et moi j'avais l'impression de ne pas avancer...* » Elle trouve alors une école qui propose une formation courte de graphiste (9 mois), où elle côtoie des personnes de la profession. Au sortir de sa formation, elle décide de s'installer en free lance. Après un démarrage un peu lent (un site Web par ci, une maquette par là), Marie est devenue une graphiste professionnelle dans l'édition et la presse, toujours en free lance mais débordée de travail ! Et surtout, déclare-t-elle, « *j'aime mon boulot et je sais la valeur de cela !* »

Comment s'orienter quand les aspirations sont incertaines, l'avenir opaque et le chemin pas très bien balisé ? La solution est d'accepter que l'avenir soit ouvert, qu'il ne se réduit pas à un choix initial décisif, mais sera une construction permanente, où des motivations multiples se façonnent au fil du temps.

Martine Fournier

Francis Danvers

Professeur émérite en sciences de l'éducation à l'université Lille-III, auteur notamment de *S'orienter dans la vie : une valeur suprême ?* Essai d'anthropologie de la formation, Presses universitaires du Septentrion, 2009. Il a dirigé la session : « Apprendre et s'orienter dans un monde de hasards » à Cerisy-la-Salle (50), CCIC du 24 au 31 août 2015.

NOTES

1

Charles Taylor, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Seuil, 1998.

2

Emmanuel Kant, *Que signifie s'orienter dans la pensée ?*, 1786, rééd. Flammarion, coll. « GF », 2006.

3

Jean Guichard, « S'orienter : se construire dans une société équitable », *Questions d'orientation*, Bulletin de l'Acof, vol. LXIX, n° 4, 2006.

4

Everett Hughes, *Le Regard sociologique. Essais choisis*, EHESS, 1996.

5

Pierre Naville, *Théorie de l'orientation professionnelle*, Gallimard, 1945.

6

Jean-Pierre Boutinet, *Anthropologie du projet*, Puf, 2004.